

Mardi 31 mai

Composer avec le chaos

**Quand les images du quotidien s'effacent :
« rendre la dimension vécue de l'Histoire »
(Annie Ernaux, *Les Années*, 2008)**



1957, au pensionnat Saint-Michel, près de la grotte de feuillage

L'homme en toutes lettres
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

Le projet des Années

L'enjeu, c'était vraiment de saisir cette évolution du monde qui en cinquante ans a basculé de façon extraordinaire pour les hommes et les femmes de ma génération. Le mode de vie du début des années 1950 ressemble beaucoup à celui de mes parents, et même de mes grands-parents. On vivait encore d'une certaine façon dans l'avant-guerre. Si l'on compare les villes, l'intérieur des maisons, la différence est certainement plus grande entre 1950 et 2000 qu'entre 1850 et 1950. Le changement n'est pas dans les choses seulement, il est dans la manière de penser, dans le langage. La vision de l'avenir elle-même s'est modifiée.

D'un point de vue historique, je me suis placée uniquement dans la conscience qu'on pouvait avoir eue des événements, en tant que personne ordinaire, emportée dans le flux de l'Histoire. En aucune manière dans la mémoire des historiens, que ce soit pour la perception des années de Gaulle, Mitterrand ou de Mai 68. Retrouver dans une mémoire individuelle la mémoire collective. Décrire *le passage* de l'Histoire en nous. Qui ne s'arrête jamais. Lorsque j'ai achevé le livre en 2007, j'ai eu conscience d'interrompre simplement un processus d'écriture tandis que le monde, lui, continuait. D'où une sorte de tristesse en quittant ce livre. Auquel je n'avais pas l'intention de donner une suite. Un livre, c'est une totalité fermée, ça ne se continue pas.

(*Le Vrai lieu*, entretien avec Michelle Porte, Gallimard, 2014, p. 98-99)

Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité, la transformation des personnes et du sujet, qu'elle a connus et qui ne sont rien, peut-être, auprès de ceux qu'auront connus sa petite-fille et tous les vivants en 2070. Traquer des sensations déjà là, encore sans nom, comme celle qui la fait écrire.

(*Les Années*, p. 251)

Mai 68 vu par Annie Ernaux en 2018

En 1968, je vivais loin de Paris dans une ville moyenne des Alpes, la plus proche à deux heures de train et je n'étais plus étudiante. Quand, à la fin des années 70, j'arriverai en région parisienne, je rencontrerai tellement de gens qui racontaient avoir été là, à Nanterre, à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, à l'Odéon, avoir participé aux assemblées générales, marché dans les manifs, hurlé des slogans, lancé des pavés, que j'éprouverai confusément le sentiment mélancolique de ne pas avoir été là où il fallait, de n'avoir rien vu au sens strict, genre Fabrice à Waterloo. Je les enviais. Ils donnaient l'impression d'avoir engrangé en un mois de quoi remplir une vie.

Moi, j'étais une prof de province qui avait fait la grève de son lycée mais qui n'était allée à aucune manif à cause d'une grossesse à ménager, c'est ce mois-là que j'ai acheté deux robes ad hoc pour la dissimuler selon l'usage d'alors. Il me semblait que je n'avais rien à dire, je n'avais pas été une actrice des événements, ils m'avaient seulement traversée.

Mais traversée comme un événement ne l'avait jamais fait et ne le ferait ensuite, ainsi que je m'en suis aperçue presque quarante ans après, lorsque, dans le livre que j'écrivais et qui s'intitulera les Années, je suis arrivée à Mai 68.

Accolées à des images collectives - un calicot « Usine occupée » près du supermarché Carrefour d'Annecy, la cantine du lycée où tous les élèves ont été rassemblés et où la prof de philo explique les raisons de la révolte des étudiants en sociologie de Nanterre -, à des moments personnels insignifiants, revenaient toute la stupeur, la sidération, l'attente, le tremblement de l'espérance et le découragement de ces jours. Il y a une sensation que, aujourd'hui, je vois au fond de toutes les autres durant le mois de mai, celle de ne jamais rattraper ce qui arrive, du réel toujours en avance sur l'imagination - ou ce qu'on s'est interdit jusqu'ici d'imaginer : les lieux sacrés de la société, éducatifs, culturels, investis par tout le monde, l'arrêt progressif puis total du travail, l'égalité de la parole. Pour le dire autrement, l'imaginaire était devenu réel. Je ne me souviens pas avoir entendu alors le mot révolution. Nommer avec certitude ce qui arrivait n'était pas nécessaire, ou possible. Ni même de le penser. Vivre suffisait.

(« Le 4 mai 1968 vu par Annie Ernaux : le désir ardent que "ça continue" », *Libération*, 4 mai 2018)

Les Années (2008)

▪ **Texte 1 : un repas familial d'après-guerre**

Dans la polyphonie bruyante des repas de fête, avant que surviennent les disputes et la fâcherie à mort, nous parvenait par bribes, entremêlé à celui de la guerre, l'autre grand récit, celui des origines.

Des hommes et des femmes surgissaient, sans autre désignation parfois que leur titre de parenté, « père », « grand-père », « arrière-grand-mère », réduits à un trait de caractère, une anecdote drôle ou tragique, à la grippe espagnole, l'embolie ou le coup de pied de cheval qui les avaient emportés – des enfants qui n'avaient pas atteint notre âge, une cohorte de figures qu'on ne connaîtrait jamais. Se mettaient en place les fils d'une parenté difficiles à débrouiller durant des années jusqu'à ce qu'enfin on puisse délimiter correctement les « deux côtés » et séparer ceux qui nous sont quelque chose par le sang de ceux qui ne nous sont « rien ».

Récit familial et récit social c'est tout un. Les voix des convives délimitaient les espaces de la jeunesse : la campagne et les fermes où, de mémoire perdue, les hommes avaient été commis et les filles servantes, l'usine où tous s'étaient rencontrés, fréquentés, mariés, les petits commerces où avaient accédé les plus ambitieux. Elles dessinaient des histoires sans événements personnels autres que les naissances, les mariages et les deuils, sans voyages en dehors du régiment dans une lointaine ville de garnison, des existences occupées par le travail, sa dureté et son usure, les menaces de la boisson. L'école était un arrière-fond mythique, un bref âge d'or dont l'Instituteur avait été le dieu rude avec sa règle en fer pour taper sur les doigts.

Les voix transmettaient un héritage de pauvreté et de privation antérieur à la guerre et aux restrictions, plongeant dans une nuit immémoriale, « dans le temps », dont elles égrainent les plaisirs et les peines, les usages et les savoirs :

habiter une maison en terre battue
porter des galoches
jouer avec une poupée de chiffon

laver le linge à la cendre de bois
accrocher à la chemise des enfants près du nombril un petit sac de tissu
avec des gousses d'ail pour chasser les vers
obéir aux parents et recevoir des calottes , *il aurait fait beau répondre*

Recensaient les ignorances, tout l'inconnu et le jamais d'autrefois :
manger de la viande rouge, des oranges
avoir la sécurité sociale, les allocations familiales et la retraite à
soixante-cinq ans
partir en vacances

Rappelaient les fiertés :
les grèves de 36, le Front populaire, *avant, l'ouvrier n'était pas
compté*

(p. 28-30)

▪ Texte 2 : Le printemps 68 (1)

Nous qui n'avions jamais pris réellement notre parti du travail, qui ne voulions pas vraiment les choses que nous achetions, nous nous reconnaissons dans les étudiants à peine plus jeunes que nous, balançant des pavés sur les CRS. Ils renvoyaient au pouvoir, à notre place, ses années de censure et de répression, le matage violent des manifestations contre la guerre en Algérie, les ratonnades, La Religieuse interdite et les DS noires des officiels. Ils nous vengeaient de toute la contention de notre adolescence, du silence respectueux dans les amphes, de la honte à recevoir des garçons en cachette dans les chambres de la cité. C'est en soi-même, dans les désirs brimés, les abattements de la soumission, que résidait l'adhésion aux soirs flambants de Paris. On regrettait de ne pas avoir connu tout cela plus tôt mais on se trouvait chanceux que ça nous arrive en début de carrière.

Brusquement, le 1936 des récits familiaux devenait réel.

On voyait et on entendait ce qu'on n'avait jamais vu ni entendu depuis qu'on était né, ni cru possible. Des lieux dont l'usage obéissait à des règles admises depuis toujours, où n'étaient autorisées à pénétrer

que des populations déterminées, universités, usines, théâtres, s'ouvraient à n'importe qui et l'on y faisait tout, sauf ce pour quoi ils avaient été prévus, discuter, manger, dormir, s'aimer. Il n'y avait plus d'espaces institutionnels et sacrés. les profs et les élèves, les jeunes et les vieux, les cadres et les ouvriers se parlaient, les hiérarchies et les distances se dissolvaient miraculeusement dans la parole. Et l'on en avait fini avec les précautions oratoires, le langage courtois et châtié, le ton posé et les circonlocutions, cette distance avec laquelle – on s'en rendait compte – les puissants et leurs serviteurs – il suffisait de regarder Michel Droit – imposaient leur domination. Des voix vibrantes disaient les choses brutalement, se coupaient sans excuse. Les visages exprimaient la colère, le mépris, la jouissance. La liberté des attitudes, l'énergie des corps crevaient l'écran. Si c'était la révolution, elle était là, éclatante, dans l'expansion et le relâchement des corps, assis n'importe où. Quand De Gaulle réapparut – où était-il? on l'espérait parti définitivement – a parlé de « chienlit » d'une bouche tordue de dégoût, sans savoir le sens on a perçu tout le dédain aristocratique que lui inspirait la révolte, réduite à un mot qui charriait l'excrément et la copulation, le grouillement animal et l'échappée d'instincts.

(p. 107-109)

▪ Texte 3 : le printemps 68 (2)

Selon l'âge, le métier et la classe sociale, les intérêts et les vieilles culpabilités, on accommodait la révolution à sa mesure, on suivait malgré soi les injonctions de fête et de jouissance, d'intelligence : il ne fallait pas mourir idiot. Les uns fumaient de l'herbe, vivaient en communauté, s'établissaient comme ouvriers chez Renault, allaient à Katmandou, d'autres passaient une semaine à Tabarka, lisaient *Charlie Hebdo*, *Fluide glacial*, *L'Écho des savanes*, *Tankonalasanté*, *Métal hurlant*, *La Gueule ouverte*, collaient des fleurs sur les portières de leur voiture, des posters rouges du Che et de la petite fille brûlée au napalm dans leur chambre, portaient un costume Mao ou un poncho et se mettaient à vivre au sol avec des coussins, allumaient des bâtonnets d'encens, achetaient des produits Maurice Mességué, allaient voir le Grand Magic Circus, *Le Dernier Tango à Paris*, *Emmanuelle*, retapaient une vieille ferme en Ardèche, s'abonnaient

à *Cinquante millions de consommateurs* à cause des pesticides dans le beurre, ne portaient plus de soutien-gorge, laissaient trainer *Lui* sur la table à la discrétion de leurs enfants, demandaient à ces derniers de les appeler par leur prénom comme des camarades.

On cherchait des modèles dans l'espace et le temps, l'Inde et les Cévennes, l'exotisme ou la paysannerie. Il y avait une aspiration à la pureté.

(p. 117-118)

▪ **Texte 4 : Vie familiale 72-73**

C'est lui, son mari, qui a filmé ces images quand elle rentrait des courses avec les enfants ramassés après l'école. L'étiquette sur la bobine du film a pour titre *Vie familiale 72-73*. C'est toujours lui qui filme.

Selon les critères des journaux féminins, extérieurement elle fait partie de la catégorie en expansion des femmes de trente ans actives, conciliant travail et maternité, soucieuses de rester féminines et à la mode. Énumérer les lieux qu'elle fréquente dans une journée (collège, Carrefour, boucherie, pressing, etc.), ses trajets dans une Mini Austin entre le pédiatre, le judo de l'aîné et la poterie du cadet, la Poste, calculer le temps dévolu à chaque occupation, cours et corrections, préparation du petit déjeuner, des vêtements des enfants, du linge à laver, du déjeuner, courses, sauf le pain – c'est lui qui le rapporte au retour du travail – ferait apparaître :

un partage apparemment inégal entre le devant et le dehors de la maison, le travail salé (2/3) et le travail domestique, y compris éducatif (1/3)

une grande diversité des tâches

une importante fréquentation des lieux de commerce

une absence quasi totale de temps mort

[...]

Dans quelle mesure Mai 68 – qu'elle a l'impression d'avoir raté, trop installée déjà – est-il à l'origine de la question de l'obsède : « Serais-je plus heureuse dans une autre vie ? »

Elle a commencé de se penser en dehors du couple et de la famille.

Ses années d'étudiante ne sont plus pour elle objet de désir nostalgique. Elle les voit comme le temps de son embourgeoisement intellectuel, de sa rupture avec son monde d'origine. De romantique, sa mémoire devient critique. Souvent, il lui revient des scènes de son enfance, sa mère lui criant *plus tard tu nous cracheras à la figure*, les garçons tournant en Vespa après la messe, et elle avec sa permanente frisée comme sur la photo dans le jardin du pensionnat, ses devoirs sur la table couverte d'une toile cirée grasse où son père « fait collation » - les mots aussi reviennent, comme une langue oubliée -, ses lectures, *Confidences* et *Delly*, les chansons de Mariano, des souvenirs de son excellence scolaire et de son infériorité sociale – l'invisible des photos -, tout ce qu'elle a enfoui comme honteux et qui devient digne d'être retrouvé, déplié à la lumière de l'intelligence. Au fur et à mesure que sa mémoire se déshumilie, l'avenir est à nouveau un champ d'action. Lutter pour le droit des femmes à avorter, contre l'injustice sociale et comprendre comment elle est devenue cette femme-là ne fait qu'un pour elle.

(p. 124-126)

▪ Texte 5 : l'hypermarché dans les années 2000

Les lieux où s'exposait la marchandise étaient de plus en plus grands, beaux, colorés, méticuleusement nettoyés, contrastant avec la désolation des stations de métro, la Poste et les lycées publics, renaissant chaque matin dans la splendeur et l'abondance du premier jour de l'Éden.

À raison d'un pot par jour, un an n'aurait pas suffi à essayer toutes les sortes de yaourts et de desserts lactés. Il y avait des dépilatoires différents pour les aisselles masculines et féminines, des protège strings, des lingettes, des « recettes créatives » et des « petites bouchées rôties » pour les chats, divisés en chats adultes, jeunes, seniors, d'appartement. Rien du corps humain, de ses fonctions, n'échappait à la

prévoyance des industriels. Les aliments étaient soit « allégés » soit « enrichis » de substances invisibles, vitamines, oméga 3, fibres. Tout ce qui existe, l'air, le chaud et le froid, l'herbe et les fourmis, la sueur et le ronflement nocturne, était susceptible d'engendrer des marchandises à l'infini et des produits pour entretenir celles-ci dans une subdivision continue de la réalité et une démultiplication des objets. L'imagination commerciale était sans bornes. Elle annexait à son profit tous les langages, écologique, psychologique, se parait d'humanisme et de justice sociale, nous enjoignait de « lutter tous ensemble contre la vie chère », prescrivait : « faites-vous plaisir », « faites des affaires ». Elle ordonnait la célébration des fêtes traditionnelles, Noël et la Saint-Valentin, accompagnait le ramadan. Elle était une morale, une philosophie, la forme incontestée de nos existences. *La vie. La vraie. Auchan.*

C'était une dictature douce et heureuse contre laquelle on ne s'insurgeait pas, il fallait seulement se protéger de ses excès, éduquer le consommateur, définition première de l'individu. Pour tout le monde, y compris les immigrants clandestins entassés sur une barque vers la côte espagnole, la liberté avait pour visage un centre commercial, des hypermarchés croulant sous l'abondance. Il était normal que les produits arrivent du monde entier, circulent librement, et que les hommes soient refoulés aux frontières. Pour les franchir certains s'enfermaient dans des camions, se faisaient marchandise - inertes -, mouraient asphyxiés, oubliés par le conducteur sur un parking au soleil de juin à Douvres.

La sollicitude de la grande distribution allait jusqu'à mettre à la disposition des pauvres des rayons de produits en vrac et bas de gamme, sans marque, corned-beef, pâté de foie, qui rappelaient aux nantis la pénurie et l'austérité des anciens pays de l'Est.

(p. 228-229)

▪ Texte 6 : un repas de famille des années 2000

Au milieu de cette première décennie du XXI^e siècle, qu'on n'appelait jamais années zéro, à la table où nous avons réuni les enfants bientôt quadragénaires – même si, en jean et Converse, ils avaient toujours l'air d'adolescents -, leurs compagnons et compagnes – les mêmes depuis plusieurs années – et les petits-enfants – leur adjoignant la présence de l'homme passé du statut transitoire d'amant caché à celui de compagnon stable, admissible dans les réunions familiales -, la conversation fourmillait d'abord de questions réciproques : sur le travail, précaire ou menacé par un plan social dû au rachat de l'entreprise, les modes de transport, les horaires et les congés, le nombre de cigarettes par jour et l'arrêt du tabac, sur les loisirs, photo et musique, téléchargements, sur les derniers achats d'objets nouveaux, la dernière version de Windows, le dernier modèle de portable, la 3G, sur le rapport à la consommation et l'usage du temps. Tout ce qui permettait de réactualiser la connaissance des uns sur les autres, d'évaluer les styles de vie en confortant secrètement la croyance en l'excellence du sien.

Ils confrontaient leurs points de vue sur les films, croisaient les critiques de *Télérama*, *Libé* et *Les Inrocks*, *Technikart*, disaient leur enthousiasme pour les séries américaines, *Six feet Under*, *Vingt-quatre heures chrono*, nous incitaient à regarder au moins un épisode, persuadés qu'on n'en ferait rien – voulant nous apprendre mais n'acceptant pas qu'on leur apprenne, laissant transparaître leur certitude que notre savoir des choses n'était plus en phase avec le monde autant que le leur.

[...]

Il n'y avait ni mémoire ni narration, juste un rappel des années soixante-dix qui paraissaient désirables, à nous qui les avons vécues, à ceux qui avaient été trop jeunes et n'en gardaient que le souvenir d'objets, d'émissions, de musiques, les pièces aux genoux, Kiri le Clown, le mange-disques, Travolta et *La Fièvre du samedi soir*.

Dans la vivacité des échanges, il n'y avait pas assez de patience pour les récits.

(p. 239-241).

Textes complémentaires

▪ Texte 7 : écrire la vie

Comment définir cette entreprise d'écrire commencée il y a quatre décennies ? Quel titre – qu'on me réclamait – pour la qualifier ? Brusquement m'est venu, comme une évidence : écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Je n'ai pas cherché à m'écrire, à faire œuvre de ma vie : je me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible. J'ai toujours écrit à la fois de moi et hors de moi, le « je » qui circule de livre en livre n'est pas assignable à une identité fixe et sa voix est traversée par les autres voix, parentales, sociales, qui nous habitent.

(*Ecrire la vie*, extrait de la préface, Gallimard, Collection Quarto, 2011, p. 7).

▪ Texte 8 : l'écriture plate

Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant » ou « d'émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles.

(*La Place*, Gallimard, 1983, p. 24).

Lectures, pour approfondir

Pour lire Annie Ernaux :

Les Années existe en livre de poche : Gallimard, collection Folio n° 5000 (édition citée).

Ecrire la vie, Gallimard, 2011, collection Quarto : une anthologie qui rassemble de nombreux récits d'Annie Ernaux, dont *Les Années*, quelques photos et extraits inédits des journaux intimes, des articles et des essais.

Le vrai lieu, entretiens avec Michelle Porte, Gallimard, Folio, 2014.

Quelques références pour approfondir :

DEMANZE Laurent, « Le dictionnaire palimpseste d'Annie Ernaux, remarques en marge des *Années* », in *Ecrire le présent*, sous la direction de Gianfranco Rubino, Armand Colin, 2013, p. 51-62.

BAUDELLOT Christian, « Briser des solitudes... », les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », in *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, études réunies par Fabrice Thumerel, Artois Presse Université, 2004, p. 165-176.

Écritures blanches, sous la direction de Dominique Rabaté et Dominique Viart, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2009 : entretien avec Annie Ernaux du 9 mars 2002, p. 97-106 ; un article de Jean Pierrot, « Annie Ernaux et l'écriture plate », p. 107-126.